

Il était une fois IMRAD L'article scientifique (2)

Hervé Laroche
ESCP Europe

L'objectif de ce texte est d'analyser un des aspects les plus importants du genre « article scientifique » : la structure générale de l'article. Pour cela, je vais suivre et discuter la présentation qu'en fait Patriotta dans un texte paru dans *Journal of Management Studies* en 2017 et intitulé : "Crafting Papers for Publication : Novelty and Convention in Academic Writing". J'ai choisi ce texte comme ancrage pour deux raisons. Tout d'abord, il a été écrit par un auteur reconnu, lui-même *editor* d'une des grandes revues dans notre domaine. Il me semble bien refléter les conceptions des acteurs influents de ce champ. Ensuite, il a le grand mérite de proposer davantage qu'un exposé descriptif assorti de conseils pratiques, à la différence de la plupart des textes produits ou commandés par les *editors*. Il développe en effet une conception qu'il qualifie de sémiotique, clairement appuyée sur les notions de genre et de convention. À ce titre, c'est une des meilleures présentations disponibles sur ce sujet. J'en recommande vivement la lecture à qui souhaite apprendre les règles actuelles de l'écriture scientifique. Je vais cependant exprimer de profonds désaccords avec ce texte, qui à mon sens défend à l'excès les conventions en vigueur et en donne des justifications fallacieuses. Il doit rester clair qu'en lui-même le texte de Patriotta n'est pas un enjeu : il n'est qu'un moyen commode de traiter le problème de la structure des articles.

Les éléments clefs de la conception défendue par Patriotta sont exposés dans le passage suivant :

From a semiotic point of view, all academic articles look alike. They tell the story of a theoretical puzzle in search of a solution. An article is driven by a theoretical question that generates a process of investigation, and leads to a solution. The answer to the original question is the article's contribution. The story follows a conventional structure, which is reflected in a standard sequence of sections: title, abstract, introduction, theoretical background, methods, findings or results, discussion, and conclusion. (p. 752)

Un article, explique Patriotta, est un *artefact* de communication. Il raconte une histoire (qui a une forme générique) à travers une structure (elle-même générique). Cette histoire est destinée à un lecteur (générique). La structure générique est un des moyens conventionnellement admis pour véhiculer, au mieux, le sens de cette histoire. En effet, les conventions jouent le rôle crucial d'attentes partagées entre auteurs et lecteurs :

To communicate a message, authors must assume that the set of expectations they rely on is shared by their prospective readers. In this regard, conventions provide a shared code through which a core message can be communicated and understood by its intended audience. (p. 754)

Dans l'élaboration de l'article, enfin, *editor* et *reviewers* interviennent « au nom du lecteur » :

[...] editors and reviewers act on behalf of readers [...]. (p. 755)

Leur but, selon Patriotta, est de s'assurer que le message transmis au lecteur sera d'une bonne qualité communicationnelle, c'est-à-dire qu'il sera capable de transmettre au lecteur le sens voulu par l'auteur. On peut en déduire (bien que ce ne soit pas explicitement formulé ainsi) que *editor* et *reviewers* s'appuient essentiellement sur les conventions admises pour exercer cette fonction de clarification du message auprès des auteurs.

Amusons-nous un instant à traduire la conception de Patriotta en termes actantiels selon le schéma narratologique bien connu proposé par Greimas (1986/1966). Rappelons l'histoire prototypique : le roi (destinateur) confie au chevalier (héros) la tâche de délivrer la princesse (destinataire) prisonnière d'un dragon (opposant) et lui confie pour cela une épée magique (adjuvant). Accessoirement, la princesse peut être promise au héros en cas de succès. Dans notre monde académique bien moins excitant, l'auteur est le destinateur. Le lecteur est le destinataire. Le manuscrit est le héros, qui s'engage dans la quête de la forme communicationnelle adéquate. Cette quête doit le faire passer de manuscrit imparfait à article publié à travers une série d'épreuves (les révisions). *Editor* et *reviewers* sont les adjuvants : leur rôle est de soutenir le héros dans sa quête. Cependant, ces adjuvants ne sont pas directement au service du manuscrit, et encore moins au service de l'auteur : ils sont avant tout au service du lecteur. C'est à ce titre qu'ils aident le manuscrit par le truchement des conseils donnés à l'auteur. Si le héros n'est pas à la hauteur et ne suit pas les conseils, les adjuvants deviennent des opposants : le manuscrit est refusé et la quête est interrompue. Heureusement, le lecteur n'en saura jamais rien et ne sera donc pas déçu – à la différence de la princesse qui reste prisonnière après avoir vu le dragon massacrer son chevalier.

La conception communicationnelle exposée par Patriotta est très commune. Elle semble aller de soi et fonder d'une manière légitime le processus de production d'articles de revues. Une de ses caractéristiques essentielles est la neutralité : neutralité des conventions et neutralité des acteurs faisant respecter ces conventions dans le seul intérêt du lecteur. Or il me semble que cette neutralité n'est qu'une illusion bien commode. Je vais donc en analyser les supports : l'histoire scientifique générique, d'abord ; la structure générique, ensuite ; le rôle des *editors* et *reviewers*, enfin. En abordant ce dernier point, on s'apercevra qu'il nous faut revenir sur la question de la structure et l'envisager d'une manière étendue. Je pourrai alors traiter de la question clef : quelle est la légitimité de ces conventions ? Que permettent-elles et qu'interdisent-elles ? J'examinerai alors la question de la place laissée (ou non) à l'innovation par les conventions narratives et structurelles en vigueur. Cette question est présente dans le titre même de l'article de Patriotta (*Novelty and Convention*). Sa conclusion est que les conventions permettent l'innovation. La mienne sera opposée.

L'histoire scientifique générique

L'idée selon laquelle un article scientifique raconte une histoire est tout à fait banale dans l'édition scientifique, quelle que soit la discipline (Sword, 2012, pp. 87-98). Tout auteur a reçu un jour une évaluation qui s'appuie sur cette idée, que ce soit pour formuler un jugement positif (*I think you have a great story*), pour inviter à des efforts supplémentaires (*Your story is not quite convincing*) ou pour justifier un refus (*I fail to see a compelling story in your manuscript*).

Pour ma part, l'idée qu'un article soit une histoire et même doive être une histoire ne me pose aucun problème. Le point qui m'intéresse ici est que tout article raconte le même type d'histoire :

[...] the story of a theoretical puzzle in search of a solution. An article is driven by a theoretical question that generates a process of investigation, and leads to a solution. (p. 752)

C'est une histoire fondamentalement simple (*straightforward* – p. 755), du moins simple en tant qu'histoire. Elle est racontée simplement, à travers une série de « mouvements » dont Patriotta fait la liste dans ce qu'il appelle une « *checklist* sémiotique » (p. 757) :

1. This is what I am focusing on
2. This is why it is relevant
3. This is what is known/not known (and why it needs attention)
4. This is my burning question
5. This is how I aim to address the question (theoretically/empirically)
6. This is what I did
7. This is what I found
8. This is what it means
9. This is what I add
10. This is why you should care

Ainsi énoncé, le modèle a d'excellentes vertus pédagogiques. Il est très éclairant sur ce qui est attendu d'un article. Tout auteur envisageant de soumettre un manuscrit devrait effectivement se demander si son texte présente bien tous ces éléments. Au-delà de cet aspect pratique, cette liste soulève tout de même quelques questions.

Notons d'emblée que cette *checklist* n'en est pas une : c'est en fait une ligne narrative séquentielle dont les éléments sont strictement ordonnés. La convention narrative à l'œuvre ne permet pas de choisir un ordre différent.

Ensuite, cette histoire d'un problème à la recherche d'une solution est, tout simplement, une fiction irréaliste ou, dit plus simplement, un mensonge. Comme l'écrivait Peter Medawar, prix Nobel de médecine, en 1963 : *The scientific paper is a fraud* (Medawar, 1998). Aucune recherche ne suit ce déroulé linéaire. L'histoire réelle est bien plus complexe et, surtout, elle ne commence pratiquement jamais avec un



La plage, Le Havre, Raoul Dufy (1904)

problème. Bien plus souvent, elle débute avec une solution (une idée, un concept, des données, des résultats). C'est cette solution qui est à la recherche d'un problème (un *research gap*) qu'elle pourra prétendre résoudre.

C'est une banalité que de dire que la recherche telle qu'on la raconte n'a pas grand-chose à voir avec la recherche telle qu'on la fait. Comprendre cela est un des premiers apprentissages du jeune chercheur. Il me semble toutefois que, pour banal qu'il soit, et peut-être justement parce qu'il est si banal, ce constat mérite d'être interrogé. Pour quelle raison la convention d'écriture impose-t-elle de fabriquer des fictions ? Pourquoi les scientifiques, en principe épris de vérité et de rigueur, acceptent-ils si facilement de mentir ? Pourquoi la convention exige-t-elle cette histoire-là spécifiquement ? Pourquoi ne laisse-t-elle aucune place aux autres histoires, bien plus réelles, qui tissent la recherche ? En effet, l'histoire générique est focalisée sur le lien qui a été établi par l'auteur entre un problème et une solution. Cette focalisation exclut de fait d'autres lignes narratives et d'autres ingrédients. Il y a bien sûr l'histoire de la solution qui trouve un problème, ou celle des itérations multiples en solution et problème. Mais également, les articles ne font pas état (sauf de manière très incidente) des données collectées mais non utilisées, traitées mais non intégrées dans les résultats. Ces opérations de sélection et de découpage sont pourtant des choix cruciaux. Autre exemple : les suggestions, orientations ou restrictions proposées ou imposées par l'*editor* et les *reviewers* ne sont pas même signalées. Or, tout le monde le sait (j'y reviendrai), ces éléments sont essentiels dans la construction de l'article. Ainsi, l'histoire conventionnelle n'est pas seulement une fiction qui s'écarte de l'histoire réelle : elle réduit au silence d'autres histoires tout aussi réelles. Si l'article est une histoire, il n'a, en revanche, pas d'histoire.

À lire Patriotta, les conventions qui sous-tendent l'écriture scientifique seraient des arrangements sans autre fondement que de faire consensus et sans autre conséquence que de fournir une norme, un peu comme, par exemple, la convention consistant à se saluer de deux, trois ou quatre bises, selon les régions de France. L'histoire scientifique générique, tout d'abord, règne sans partage et ne tolère que des variations minimales (c'est deux bises, jamais trois). Ensuite, elle est formée sur un modèle idéal de la démarche scientifique (une solution apportée à un problème préexistant) dont elle assure la reproduction symbolique en la présentant et la représentant sans cesse comme la manière selon laquelle la science se fait. Enfin, elle impose des coûts importants, ne serait-ce qu'en termes informationnels, puisqu'elle aboutit à la perte d'informations jugées d'emblée non pertinentes (les autres histoires). On peut aussi considérer comme significatifs, en énergie dépensée par les auteurs, les coûts de fabrication de l'histoire fictionnelle. Et on peut encore vouloir compter les coûts psychologiques ou moraux qu'implique le fait de fabriquer des mensonges. Sur ce dernier point, je précise que je ne me fais pas pour autant l'avocat d'une « transparence » absolue. La science est une activité sociale et toute activité sociale implique sa dose de secret et de mensonge. Ceci n'empêche toutefois pas de se demander si tel ou tel mensonge est vraiment nécessaire et si, justement, la dose globale n'est pas excessive.

La structure générique : IMRAD

L'histoire générique est accompagnée, ou plutôt soutenue, par une structure générique. En effet, la structure conventionnelle d'un article est étroitement liée à l'histoire conventionnelle : elle en reproduit les étapes clefs dans l'ordre selon lequel

ces étapes sont censées avoir eu lieu. En d'autres termes, la structure générique soutient le déploiement narratif de l'histoire d'une manière bien particulière : l'histoire est restituée de manière linéaire, de son début supposé à sa fin supposée.

La structure est à ce point stabilisée qu'il est d'usage de la désigner sous la forme d'un acronyme : IMRAD, pour : *Introduction, Methods, Results, And Discussion*. C'est le modèle utilisé massivement dans les sciences « exactes ». Concrètement, dans les articles publiés, les intitulés peuvent varier. *Methods* peut ainsi devenir *Data and Methodology*. *Findings* remplace souvent *Results*. *Discussion* peut éventuellement se voir adjoindre une *Conclusion*. Mais ces changements de dénomination ne traduisent aucune différence sensible quant au contenu des différentes sections.

Il n'échappera à personne que, dans nos disciplines, l'acronyme IMRAD est incomplet. Il manque une initiale pour la section souvent intitulée *Theoretical Background* mais à laquelle il est de plus en plus donné un titre « substantiel » reprenant le ou les concepts centraux pour la problématique de l'article (par exemple : *Power and discourse*). Dans tous les cas cette section est de nature théorique et conceptuelle. Désignons là donc par T comme *Theory*. Notre macrostructure caractéristique du genre est donc : ITMRAD. Les quatre sections principales en terme de contenu informationnel sont *Theory* (T), *Methods* (M), *Results* (R) et *Discussion* (D). La section *Introduction*, pour capitale qu'elle soit si l'on en croit les conseils ou injonctions des *editors*, ne fait en principe que reprendre les informations de ces quatre sections. Je développerai plus loin les très importantes implications de la présence de cette section T. Mais pour le moment, contentons-nous d'examiner la structure de base et demandons-nous à quoi sert le format IMRAD.

La structure IMRAD est le résultat d'un processus de standardisation historique que je ne retracerai pas ici, même s'il est intéressant de noter que cette norme ne s'est pas imposée d'emblée. Il est clair qu'aujourd'hui, elle fait l'objet d'un vaste *consensus*, au point d'apparaître comme allant de soi. Il est tout aussi évident que cette structure reprend les éléments essentiels (du moins ceux qui sont généralement considérés comme tels) de la démarche scientifique : poser une question, définir les modalités d'investigation, établir des résultats empiriques, en tirer des enseignements. Derrière cette apparente simplicité se déploie cependant un dispositif textuel complexe qui accomplit deux opérations capitales (Pontille, 2007).

Tout d'abord, il transforme des données en connaissances. Les données sont les produits d'un travail de recherche très concret : elles sont saisies dans des circonstances locales (temps, lieu, etc.) à l'aide d'outils matériels (par exemple, des instruments) selon des protocoles tout aussi concrets (les méthodes). La structure du texte les fait passer de cette « nature » très terre à terre à un statut bien plus noble : celui de connaissances, d'abord établies sous une forme relativement brute (résultats), puis portées par la discussion à un niveau élevé de généralisation et d'abstraction. La structure IMRAD matérialise cette transformation (transmutation ?) des données en connaissances en dessinant une frontière (entre données et connaissances), en marquant le passage de la frontière (ce sont les méthodes qui font passer les données au statut de connaissances) et en inscrivant cette transformation dans la disposition physique du texte.

Ensuite, sur cette même frontière, une seconde opération a lieu simultanément. Elle consiste à inverser la position des chercheurs auteurs de l'article. D'agents actifs, producteurs de données, d'une part, et de texte, d'autre part, ils deviennent



Mon frère Gaston, Raoul Dufy (1950, copie de 1902)

des spectateurs d'un monde qui se dévoile à leurs yeux en même temps qu'aux yeux du lecteur. Dans l'introduction et les méthodes, les auteurs sont des entrepreneurs qui ont des intentions (la question de recherche) et mobilisent des moyens (les dispositifs matériels et les méthodes). Le lecteur les suit dans cette entreprise. Une fois la frontière franchie, les auteurs s'effacent devant le spectacle des résultats. La réalité est révélée par les résultats et n'a plus qu'à être lue. L'effacement énonciatif caractéristique des textes scientifiques ne s'accomplit pas seulement linguistiquement : il s'opère symboliquement par cette disparition de l'agentivité du chercheur qui se contente de donner à voir et à comprendre.

C'est volontairement que je restitue l'analyse de Pontille d'une manière non technique et même imagée. Les lecteurs intéressés par les outils conceptuels utilisés pour identifier ces deux opérations se reporteront avec profit au texte original (Pontille, 2007). Pour notre affaire présente, retenons qu'il y a un lien étroit entre la norme textuelle et ce qui est généralement tenu pour l'essence de la démarche scientifique (la production de connaissances générales) et pour l'essence de la posture scientifique (la neutralité du chercheur). Pour qui douterait de ce lien, il suffit d'imaginer une structure différente. Par exemple, supposons que l'article soumis commence par la discussion (oublions pour le moment l'introduction) et ne présente qu'ensuite les résultats et les méthodes. Quelle serait la réaction de l'*editor* ? Pour autant qu'il se donne la peine de commenter une idée aussi saugrenue, il reprocherait à l'auteur de vouloir « faire passer » ses idées plutôt que de faire la démonstration de leur pertinence et de leur validité. L'auteur apparaîtrait aux yeux de l'*editor* non plus comme un entrepreneur scientifique, mais comme un entrepreneur d'idées. Malgré la présence des mêmes ingrédients informationnels dans l'article, l'auteur semblerait avancer des opinions et non proposer des connaissances.

C'est en cela que la convention IMRAD est plus qu'une simple convention, plus qu'une habitude institutionnalisée mais sans signification profonde. La structure IMRAD est intimement liée à une conception précise de la scientificité et de l'administration de la preuve scientifique, conception qui nécessite les deux opérations accomplies par la structure IMRAD selon Pontille : 1) l'effacement de l'auteur concret derrière la réalité objective (ou objectivée) ; 2) la production de connaissances par généralisation empirique à partir de données locales. La structure IMRAD est donc fondée sur l'idée d'une science sans auteur (du moins, au sens fort du terme) et qui privilégie la généralisation empirique à la généralisation théorique.

Des épistémologues plus compétents que moi sauront qualifier précisément une telle conception. Ce n'est pas l'objet de ce texte. Les questions que je souhaite soulever sont différentes : cette forme conventionnelle est-elle adaptée à l'écriture scientifique contemporaine dans nos disciplines ? Il est assez évident que nombre de collègues auraient quelques réticences à adhérer à la conception de la recherche qui la sous-tend si elle était formulée explicitement. Si on admet une conception plus large de la scientificité – ne serait-ce qu'un peu moins stricte, sans adopter pour autant des conceptions anarchisantes, postmodernes, critiques, etc. –, alors pourquoi maintenir une structure qui lui est si intimement liée ?

Editor, reviewer : au nom du lecteur

La réponse de Patriotta (et sans doute de nombreux *editors*) serait très probablement : parce que c'est comme ça. La convention est établie, elle fonctionne, inutile de la changer. « Elle fonctionne » signifie qu'elle sert le lecteur en lui garantissant une forme stable qui lui permet de développer des attentes stables vis-à-vis des textes. Il est donc temps d'examiner la place du lecteur dans le système de la publication scientifique. On va voir qu'avec le lecteur, l'*editor* entre lui aussi en piste, suivi immédiatement par le *reviewer*. Et ce ballet va nous conduire à enfin traiter de ce T oublié (on verra en quel sens) dans l'analyse de la structure IMRAD, cette section théorique qui n'a rien d'un arrière-plan.

Selon Patriotta, la fonction essentielle des conventions d'écriture scientifique est d'assurer un bon accès au texte pour le lecteur.

To communicate a message, authors must assume that the set of expectations they rely on is shared by their prospective readers. In this regard, conventions provide a shared code through which a core message can be communicated and understood by its intended audience. (p. 754)

Ce serait parce que le lecteur attend un texte formaté selon l'histoire et la structure génériques que les auteurs devraient s'y conformer. Dans cette interaction à distance entre auteurs et lecteurs, *editors* et *reviewers* ne seraient que les agents des lecteurs (p. 755). Se soucier de plaire aux *editors* et aux *reviewers* (“*understanding their sensemaking*”, p. 755) n'est, somme toute, que se soucier du lecteur final – c'est-à-dire accomplir son devoir de scientifique au service de la diffusion optimale de la connaissance.

Il est instructif de dégager la conception implicite du lecteur dans le schéma intellectuel de Patriotta. Le lecteur, qualifié de modèle à la suite d'Eco, a peu d'attention disponible. Il est pressé et veut aller à l'essentiel le plus vite possible. Ceci transparait de la technique mobilisé par Patriotta pour juger de la qualité formelle d'un article : la lecture rapide (p. 751). Pas question de plaisir de lecture, en revanche. Le lecteur est également obéissant : c'est docilement qu'il se plie aux conventions. Mieux, il est en demande de soumission au texte et à l'auteur. En particulier, il accepte d'emblée d'être fortement guidé et de « lire le texte ainsi que le texte veut être lu » (p. 755). C'est qu'il tient avant tout à ce que le texte ait clairement une contribution et une contribution claire. Il attend avant tout son *take away* à rapporter dans sa cuisine académique et pour cela, apprécie qu'on lui mâche le travail en tout, en lui spécifiant ce qui est important, en le dispensant de ce qui ne l'est pas, en lui donnant le sens du texte, en ne lui présentant qu'une seule question à résoudre et en lui offrant tout de suite une réponse. Voici le lecteur modèle : fortement utilitariste ou fortement stupide – ou les deux en même temps. Au mieux, c'est un enfant bien discipliné. En tout cas, il n'a rien de la figure de l'intellectuel indépendant, rien d'un spécialiste du sujet, rien d'un scientifique lui-même impliqué dans la recherche et la publication.

Dépeindre ainsi le lecteur et le rôle des *editors* et *reviewers* est à l'évidence une fiction simplificatrice et irénique. Cette description ignore au moins deux faits patents qui sont incompatibles avec elle. Le premier fait est que ce lecteur aussi lointain qu'abstrait n'existe pas. Les lecteurs des articles sont les auteurs d'autres articles sur les mêmes sujets, ces auteurs étant eux-mêmes *reviewers* ou *editors*. Bref, il n'y a pas trois catégories d'acteurs concrets, mais des catégories de rôles tenus alternativement ou simultanément par les mêmes personnes. Sans pour autant verser dans une vision outrageusement politique et dénoncer des confusions d'intérêts, il est difficile

de prétendre que cette superposition des rôles est sans conséquence aucune. Il est d'ailleurs étonnant qu'un spécialiste des organisations, produisant lui-même des analyses subtiles des phénomènes de pouvoir, promeuve une conception aussi désincarnée et idéale du système éditorial.

Le second fait qui dément cette conception est que *reviewers* et *editors* sont bien loin de se contenter de veiller au respect des conventions afin de faciliter la tâche du lecteur. Les recherches menées sur les effets du processus de *peer review* sur les manuscrits soumis sont sans ambiguïté : c'est sur la formulation théorique (autrement dit, sur la substance) et non sur la production de la preuve (la méthode et l'exposition de la thèse) que porte l'essentiel des modifications induites par le passage entre les mains des *reviewers* et des *editors* (Strang & Dokshin, 2019). Tout auteur publié l'a vécu directement : le travail de révision demandé concerne le cadrage général de l'article, le choix des cadres conceptuels, le contenu des idées dégagées, la nature même des contributions avancées. Ce fait signale clairement que les *editors* et *reviewers* ne sont pas que les représentants des lecteurs (pour autant que ceci ait un sens) : ils sont aussi (avant tout ?) les représentants des communautés scientifiques, ou plus exactement des communautés de pensée au sein des milieux académiques. On peut d'ailleurs tout de suite s'interroger sur la signification de ce mot de « représentant ». Une interprétation minimale en ferait de simples gardiens des idées, chargés de s'assurer de l'absence de contresens, pour simplifier. Mais leur intervention directe et massive dans la formulation théorique des articles suggère qu'ils sont en fait eux-mêmes des entrepreneurs d'idées. Je reviendrai plus loin sur cette question.

Dès lors, il n'est pas possible de voir dans le couple *editor-reviewer* un simple agent de circulation textuelle chargé de faire respecter un code de la route scientifique destiné seulement à éviter les accidents de lecture et à fluidifier le trafic des idées.

Le T ou l'art de la conversation

La métaphore de la conversation est couramment utilisée pour décrire le positionnement d'un article dans le flux de la production scientifique. Elle évoque de manière charmante l'image de personnes distinguées échangeant civilement des idées en buvant du thé. Selon Patriotta :

[...] writing for scholarly publication is about joining conversations within a particular field of interest in order to improve understanding of a particular phenomenon. (p. 753)

Cependant, la métaphore cache une obligation : sauf exception, l'auteur doit faire l'effort de rejoindre une conversation existante et de démontrer qu'il est digne d'en faire partie. Il recommande aux auteurs de développer :

a text-building strategy that unfolds according to the following 'moves': 1) identifying a 'good' conversation, 2) analysing the conversation, 3) adding to the conversation. (p. 754)

Le succès n'est pas garanti :

Just like conventions, conversations both enable and constrain authors' agency. On the one hand, they help authors position their argument within existing debates and thereby set up the baseline for a contribution; indeed, contributions are strong and novel insofar as they build on what has gone before. On the other hand, conversations delimit the space for contribution; academic writing largely occurs in previously mapped out – and often crowded – territories, and is subordinate to collective concerns. This being the case, carving out a space for a contribution has become increasingly difficult. (p. 754)

Il est indéniable que cette obligation de rejoindre des conversations en cours a un but louable : éviter la prolifération des soliloques et des bavardages, limiter la dispersion et le bruit scientifique. En termes évolutionnistes, les conversations sont un processus de sélection qui écartent les variations trop poussées (idées farfelues) ou déjà rencontrées (idées connues) et organisent une rétention efficace (le fil de la conversation, matérialisé par les références reprises régulièrement).

Ceci a toutefois un coût. Les idées vraiment nouvelles peuvent ne pas trouver à s'insérer dans une conversation et de ce fait être éliminées précocement. Pour y être admis il faut courtiser et se faire bien voir. Les communautés académiques tendent à se transformer en salons sélects où les habitués produisent finalement beaucoup de bavardage. Des Verdurin peuvent s'y tailler des positions sans rapport avec leurs contributions réelles. Enfin les différents salons s'ignorent les uns les autres car personne n'a rien à gagner à ouvrir des conversations entre salons.

Dans ce contexte, ce sont les *editors* et *reviewers* qui entérinent l'insertion dans une conversation, soit en acceptant la demande d'entrée de l'auteur dans tel ou tel salon, soit en suggérant à l'auteur de s'adresser à tel ou tel autre. Dans ce dernier cas, l'auteur, s'il ne veut pas retirer son manuscrit, doit se résoudre à prendre place dans un salon qui ne lui plaît pas forcément. La conception neutre du rôle des *editors* et *reviewers* telle que professée par Patriotta (et tant d'autres) passe sous silence cette fonction capitale en laissant croire que le choix de la conversation est tout entier celui de l'auteur. S'il est certain que les *editors* et *reviewers* peuvent faire d'utiles suggestions pour orienter les auteurs égarés et leur donner l'adresse d'un salon accueillant, leur rôle ne se limite pas à des cas marginaux. *Editors* et *reviewers* représentent de manière active les salons, certainement bien plus qu'ils ne représentent un lecteur générique désincarné.

Concrètement, dans un article, le choix du salon est indiqué dès l'introduction. L'insertion dans la conversation a lieu dans la section théorique : le T qui a été ajouté à IMRAD. Dans la *checklist* sémiotique de Patriotta, cette section n'apparaît pas clairement. On y retrouve pourtant facilement les sections essentielles de la structure IMRAD :

- *Methods* = 5. *This is how I aim to address the question* + 6. *This is what I did*
- *Results* = 7. *This is what I found* + 8. *This is what it means*
- *Discussion* = 9. *This is what I add* + 10. *This is why you should care*

La différence se joue donc dans les étapes qui composent l'introduction d'un article IMRAD :

- *Introduction (IMRAD)* = 1. *This is what I am focusing on* + 2. *This is why it is relevant* + 3. *This is what is known/not known (and why it needs attention)* + 4. *This is my burning question*

En effet, dans un article IMRAD typique, l'introduction va inclure une revue de littérature pour établir ce qui est connu et inconnu (3. *This is what is known/not known*) et déboucher sur la question examinée (4. *This is my burning question*). Dans le format IMRAD, l'introduction contient des informations substantielles, bien au-delà d'une simple introduction à fonction rhétorique comme dans la structure ITMRAD. La revue de littérature dans un article IMRAD consiste pour l'essentiel en un bilan à finalité empirique : que sait-on du phénomène étudié ? C'est donc davantage un arrière-plan empirique (*empirical background*) qu'un arrière-plan théorique (*theoretical background*) qui est dessiné. Il y a bien insertion dans une conversation, mais celle-ci est avant tout centrée sur l'objet empirique et non sur l'approche théorique.

Nos disciplines ont institué la section T (*theoretical background*) comme une section séparée. Cela signifie bien l'importance cruciale dont elle est investie. La conversation qui compte est une conversation théorique. Ce qui doit être établi n'est pas tant ce qui est connu et ce qui est inconnu que ce qui est théoriquement construit et ce qui n'est pas encore théoriquement construit. Il s'agit de dresser l'état de la conversation théorique de façon à justifier la prétention à y contribuer. C'est qu'en fait, dans nos disciplines, il n'y a pas de différence de visée entre articles empiriques (type *AMJ*) et articles théoriques (type *AMR*). Tous les articles des revues de premier plan ont la même visée : la production de théorie. Ce sont les moyens qui peuvent différer : on peut construire de la théorie au moyen de l'empirie ou on peut la construire directement par des moyens conceptuels. L'idée couramment admise que les propositions issues des articles dits théoriques seraient destinées à être ensuite testées par des recherches empiriques masque le fait important (pourtant rabâché par ailleurs par les *editors* sans pour autant qu'ils en tirent eux-mêmes les conséquences) : dans ces revues, il n'y a pas de contributions empiriques, il n'y a que des contributions théoriques.

Comme il n'y a que des contributions théoriques, il ne peut y avoir que des questions théoriques. Ainsi que le répètent également les *editors*, la question (théorique) de recherche doit découler de l'examen de l'arrière-plan théorique. Elle doit proposer une interrogation motivée par cet arrière-plan et pertinente par rapport à la construction théorique en cours. La section T pourrait donc, en mimant la *checklist* de Patriotta, se formuler ainsi :

- *Theoretical background = 3. This is the current state of the theoretical conversation and what is still to be constructed + 4. This is my burning theoretical question.*

Qu'est-ce que cela change ? Tout !

L'introduction d'une section T dans la structure IMRAD peut à première vue passer pour un simple réaménagement de l'introduction pour permettre au lecteur de disposer d'un examen détaillé du savoir existant. C'est en réalité la traduction d'un changement profond de la nature même de l'article scientifique et de la convention qui le sous-tend.

Tout d'abord, à la différence d'un tableau du savoir empirique pré-existant (*extant knowledge*), le cadre théorique (*theoretical background*) n'est pas un « déjà-là » : il constitue un choix, celui de la conversation à laquelle l'auteur prétend se joindre, parmi d'autres conversations ouvertes. Par conséquent, la section T et le choix de la conversation détermine le cadrage (*framing*) qui désignera les interlocuteurs pertinents pour le manuscrit (ce qui influera, en principe, sur le choix des *reviewers*).

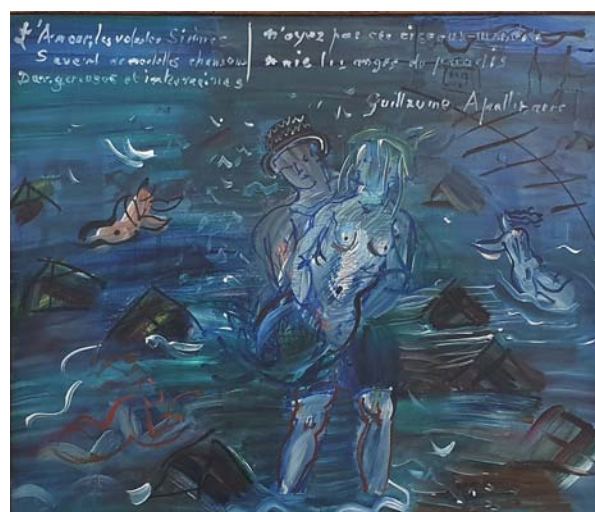
Ensuite, on l'a dit, l'*editor* et les *reviewers*, loin d'être neutres par rapport à ce choix, le discutent et l'influencent fortement, en fonction de l'idée qu'ils se font des conversations en cours, de celles qu'ils trouvent intéressantes ou non, de la contribution possible de la recherche présentée à telle ou telle conversation, etc. *Editor* et *reviewers* seront ensuite extrêmement attentifs à la cohérence globale de l'article par rapport à ce choix. L'alignement cadre théorique – question de recherche – résultats empiriques – contributions doit être parfait. Cet alignement demande à l'auteur un travail considérable qui ne peut se réaliser qu'à travers plusieurs itérations. En particulier, les interventions des *reviewers* et de l'*editor* conduisent à modifier les formulations de ces différents éléments pour reconstruire l'alignement. Par exemple, les remarques faites sur un résultat peuvent entraîner une reformulation d'une contribution qui elle-même peut impliquer une modification de la question de recherche, ce qui déplacera

le cadrage théorique et nécessitera un repositionnement dans la conversation. Dans ce contexte, l'histoire conventionnelle d'un problème posé préalablement et ayant trouvé ensuite une solution, qui demeure la manière imposée de raconter la recherche dans l'article, devient non plus une simple contrainte, mais un véritable carcan.

Enfin, pour revenir à l'analyse par Pontille des fondements cachés du format IMRAD, les opérations symboliques effectuées par cette organisation textuelle perdent toute pertinence. Les données ne peuvent aspirer à être transformées ou objectivées en représentantes d'une « réalité », puisque c'est la construction théorique et non la « réalité » qui est la visée de l'article, d'une part, et que les données sont mises au service de la conversation théorique, d'autre part. Les auteurs ne peuvent prétendre s'effacer devant le phénomène qu'ils ont mis au jour puisqu'ils se revendiquent comme contributeurs à une conversation particulière, une parmi d'autres possibles. L'exigence de choix et de cohérence théoriques efface les frontières symboliques que la structure IMRAD matérialisait en frontières entre les sections de l'article.

Voyons-en une illustration avec une récente soumission à une revue internationale de premier rang. La contribution principale de l'article était, selon une formulation en termes empiriques, l'identification d'un type non répertorié de *sensemaking* ou, selon une formulation en termes théoriques, la construction d'un concept enrichissant la théorie du *sensemaking*. Initialement, le manuscrit présentait la contribution comme émergeant des résultats empiriques. La section théorique s'inscrivait clairement dans une conversation *sensemaking* (une sous-conversation, en fait) en proposant d'investiguer des situations peu explorées riches de problèmes théoriques potentiels. Les retours des *reviewers* et de l'*editor* ont montré qu'ils étaient peu à l'aise avec cette présentation. Ils suggéraient, sans toutefois en faire une demande impérative, que le concept proposé soit introduit dès la section théorique, de manière à ce qu'il soit mieux relié à la théorie du *sensemaking* (*better grounded into theory*). Après discussion entre les auteurs, nous avons décidé de ne pas suivre le conseil, mais de faire un effort, dans l'exposé des résultats et dans la section discussion, pour le relier plus précisément aux concepts existants. Nous avons expliqué cela dans notre réponse aux *reviewers*, en justifiant notre position par le fait que le concept avait « réellement » émergé d'un travail empirique et qu'ainsi l'article retraçait fidèlement la recherche menée. Le résultat a été négatif puisque l'article a été rejeté au tour suivant, sur des motifs globalement assez vagues (*not convincing*).

Pour qui en douterait encore, ce cas montre à quel point *editor* et *reviewers* interviennent dans la substance de l'article. Il prouve également que les sections canoniques ne correspondent à rien de concret, puisque le même contenu peut se promener entre deux sections différentes, avec toutefois des statuts différents (cadre théorique *vs* résultat). Que cherche-t-on ? Que trouve-t-on ? Cette distinction n'a guère de sens. Il faut bien en décider pourtant pour entrer dans la structure IMRAD et pour paraître le plus convaincant possible. Et pour être convaincant, la cohérence théorique doit être privilégiée par rapport à la démarche empirique. Ce qui est présenté comme « trouvé » doit être parfaitement aligné, et aligné d'emblée,



Les sirènes, Raoul Dufy
(1925-1928)

avec les éléments théoriques exposés dans la section T. Faire émerger la contribution théorique des résultats, c'est prendre le risque d'une cohérence moindre, ou moins visible, moins garantie, entre la section T et la section D. Ceci, semble-t-il, effarouche *editor* et *reviewers*. Serait-ce parce que le lecteur, si fragile, pourrait se perdre en route ? N'est-ce pas plutôt parce que *editor* et *reviewers* se soucient avant tout de faire la police conceptuelle au sein des conversations ?

J'ai bien conscience que ces lignes peuvent être interprétées comme une râlerie d'auteur atteint dans son *ego*. Sans doute l'*ego* est-il atteint, et peut-être est-ce une râlerie, mais ne révèle-t-elle pas certaines des incongruités produites par les conventions d'écriture ? Je précise tout de même que la revue en question n'était pas la *Journal of Management Studies* et l'*editor* n'était pas G. Patriotta.

D'innovation, point !

Je me suis attaché à démontrer que les conventions régissant la macro-structure des articles scientifiques ne sont pas seulement des règles anodines possédant la vertu de faciliter la lecture des articles. Elles ont des fondements qui malheureusement ont un double défaut : ils ne sont plus pertinents par rapport à la réalité de la production scientifique et ils constituent des contraintes pesant lourdement sur les auteurs. Il reste à examiner un point : selon Patriotta, ces conventions ne gêneraient pas l'innovation. Son article n'est-il pas intitulé "*Novelty and Convention in Academic Writing*" ? De fait, cette idée d'innovation est fort peu développée dans le texte, qui s'attache avant tout à exposer et défendre les conventions. Il est toutefois intéressant de reprendre les quelques arguments avancés car ils expriment des idées assez courantes sur ce sujet.

La première idée est évidemment que les conventions, loin de brider la créativité, la favorisent. C'est généralement ce qui est rétorqué aux jeunes artistes voulant s'affranchir de l'apprentissage coûteux des règles de l'art pour faire la révolution esthétique qu'ils jugent à la fois indispensable et urgente. Et effectivement, Patriotta soutient cette thèse en s'appuyant sur une analogie avec l'univers artistique, en l'occurrence le cinéma indépendant américain qu'il a lui-même étudié. La transposition à l'univers scientifique ne va pourtant pas de soi, tant les champs institutionnels

sont différents. Elle mériterait pour le moins une démonstration théorique et un test empirique. Les conventions en vigueur dans les univers artistiques contemporains ont-ils le même degré d'extension et de prégnance que celles que nous avons identifiées dans notre univers scientifique ? On peut en douter : dans aucun art narratif (cinéma, littérature, BD, théâtre, etc.) il n'existe aujourd'hui des règles d'écriture aussi strictes. Il faut certainement remonter aux temps de la tragédie classique pour trouver des conventions aussi draconiennes. Dès lors, l'analogie paraît oiseuse et l'argument de la créativité par la contrainte perd tout fondement.

La seconde idée est que les conventions ne bornent pas le sens d'un texte, qui demeure « ouvert ». Patriotta s'appuie ici sur Eco et sa notion d'œuvre ouverte.

Although conventions standardize a message to some extent, each individual reader will appropriate the message or contribution in a unique way. According to Eco (1989), all texts have a degree of openness that makes



Sortie de régates au Havre, Raoul Dufy (1906)

them susceptible to different interpretations to varying degrees. It is this openness that keeps scholarly conversation alive and produces advancements of knowledge in a particular field. Accordingly, a contribution is strong and novel insofar as it maximizes openness to further developments. Journal articles typically conclude by outlining avenues for future research, and while the concluding section is also part of a conventional scheme – and is therefore ritualistic to a certain extent – it nonetheless invites further questioning and problematization, and so the very closing point itself becomes, in effect, an opening point. (p. 755)

Dans ce passage, deux notions de l'ouverture (*openness*), fort distinctes, sont confondues. L'ouverture dont parle Eco est une ouverture de l'interprétation. C'est celle qui permet aux textes classiques (mais tout texte a cette propriété), par exemple, d'être sans cesse relus sous un angle différent. Ici encore joue de manière fallacieuse une analogie implicite entre l'œuvre d'art (Eco parle essentiellement d'œuvres littéraires) et le texte scientifique. Mais, surtout, Patriotta se contredit lui-même, puisque quelques lignes plus haut il défend le respect des conventions comme un moyen d'obtenir du lecteur qu'il lise le texte comme celui-ci veut être lu :

Text-building strategies engaged in through the effective use of conventions induce the reader to 'read the text as it wants to be read'. (p. 755)

Les innombrables demandes de précision subies par les auteurs, notamment du fait de l'impitoyable traque définitionnelle à laquelle se livrent *editors* et *reviewers*, suggèrent hélas que le souci de ces derniers est bien de faire en sorte que le texte n'offre qu'une seule possibilité de lecture et que, s'il demeure une fenêtre entrouverte pour une interprétation (à la Eco), ce sera considéré par eux comme un échec éditorial. Il est difficile de trouver dans cette ouverture au mieux résiduelle une source féconde d'innovation.

Il est indéniable, en revanche, que les articles ouvrent en conclusion sur des questionnements ultérieurs. Mais ceci n'a rien à voir avec l'innovation, sauf à donner à ce mot un sens tellement étendu qu'il en perdrait tout intérêt. L'ouverture conclusive de l'article est tout simplement la continuation de l'entreprise scientifique dans la même direction, selon la conception très convenue du progrès scientifique qui voit les textes scientifiques comme des enchaînements cumulatifs de connaissances.

Cette innovation, Patriotta l'appelle pourtant de ses vœux (comme tous les *editors*, car qui peut aujourd'hui se déclarer méfiant vis-à-vis de l'innovation ?) :

In order to stay alive and be revitalized, fields require a certain degree of risk-taking, which is often reflected in the adoption of novel practices and styles. As it moves towards a stage of maturity, our own field is increasingly in need of conversation starters, new ways of envisioning model readers, and authors who are able to develop more imaginative text-building strategies. (p. 759)

On l'aura compris : l'innovation est la responsabilité des auteurs et d'eux seuls. Qu'ils prennent des risques ! L'*editor*, lui, ne fera rien dans ce sens. Sa responsabilité est de tenir haut le bouclier des conventions pour protéger le lecteur (qui pourtant ne lui a rien demandé, à ce qu'on sache).

Résumons : le genre article impose aux auteurs des conventions de structure draconiennes, stérilisantes et sans fondement. En plus de mobiliser les ressources des auteurs sur des faux enjeux, ces conventions engendrent un mensonge généralisé, d'une part à l'intérieur des textes eux-mêmes, d'autre part dans le fonctionnement du système éditorial. Bien davantage que les lecteurs, elles protègent et servent les *editors* et les *reviewers*. Il est urgent de les changer. Est-ce possible, et si oui comment ? ■

Références

- Caicedo Mikael H. (2011) “The Story of Us: On the Nexus Between Metaphor and Story in Writing Scientific Articles”, *Culture and Organization*, vol. 17, n° 5, pp. 403-416.
- Greimas Algirdas J. (1986/1966) *Sémantique structurale*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Medawar Peter (1998) “Is the Scientific Paper a Fraud?”, in Scanlon Eileen, Hill Roger & Junker Kirk [eds] *Communicating Science: Professional Contexts*, London, Routledge, pp. 27-31.
- Patriotta Gerardo (2017) “Crafting Papers for Publication: Novelty and Convention in Academic Writing”, *Journal of Management Studies*, vol. 54, n° 5, pp. 747-759.
- Pontille David (2007) “Matérialité des écrits scientifiques et travail de frontières : le cas du format IMRAD”, in Hert Philippe & Paul-Cavallier Marcel [eds], *Sciences et frontières*, Fernelmont, EME Éditions, pp. 229-253.
- Strang David & Dokshin Fedor (2019) “Peer Review and the Production of Scholarly Knowledge: Automated Textual Analysis of Manuscripts Revised for Publication in *Administrative Science Quarterly*” in Zilber Tammar B., Amis John M. & Mair Johanna [eds] *The Production of Managerial Knowledge and Organizational Theory: New Approaches to Writing, Producing and Consuming Theory*, Bingley, Emerald Publishing Limited, pp. 103-121.
- Sword Helen (2012) *Stylish Academic Writing*, Cambridge (MA)/London, Harvard University Press.